

Un « ferrailleur » dans les Études ?

La revue des Jésuites de France et l'œuvre d'Henri Guillemin

Philippe ROCHER

Henri Guillemin (1903-1992) a-t-il été « Un drôle de paroissien » ? Qu'en pensaient les Jésuites de son temps ? S'il n'est pas possible d'interroger tous les jésuites, ceux qui sont encore vivants et bien sûr... les morts, le choix a été fait de répondre à cette question à partir de la lecture d'une revue qui compte dans la vie des idées : les *Études*.

Cette revue plus que cent-cinquantenaire publie des articles et des recensions d'ouvrages. Un grand soin a toujours été apporté à cette dernière rubrique : la mention d'un livre dans les *Études* à son importance. Le choix des auteurs pour en rendre compte est un autre indice. Souvent, les auteurs sont de véritables spécialistes, ou des experts. Un livre peut soit faire l'objet d'une notice réduite sinon donner l'occasion de publier un texte de compte rendu beaucoup plus long.

Bref, les comptes rendus, notes bibliographiques ou « notes de lecture », révèlent l'intérêt pour tel ou tel auteur, tel ou tel sujet, et permettent de saisir l'opinion de la revue.

Il est important de préciser que les *Études*, comme les Jésuites, ne s'intéressent pas à la Culture pour elle-même. Véritable œuvre apostolique, dans la lignée de l'entrée dans la Culture des premiers jésuites, la lecture par les *Études* de la production littéraire de son temps entend contribuer à l'accroissement de l'Église catholique par une médiation proposée à ses fidèles.

La manière de « lire » ce qu'expriment ses contemporains est fidèle à ce qu'Ignace de Loyola lui-même recommandait. Il s'agit d'écouter, de comprendre, si nécessaire de reformuler et d'interroger le point de vue de l'interlocuteur. Il ne sera pas possible de contester et mieux encore de convaincre sans un effort de compréhension du point de vue adverse. En cas de refus du dialogue, il est préférable de ne pas durcir l'échange. Le silence vaut mieux que l'invective. Le fondateur des Jésuites l'expliquait ainsi à propos des « conversations spirituelles » en communauté : « être lent à parler, assidu à écouter et calme afin de pénétrer et de connaître les pensées, les sentiments et les volontés de ceux qui parlent, pour pouvoir mieux répondre ou ne rien dire ».

Ces éléments rappelés, cette présentation livre le résultat d'une enquête sur les traces d'Henri Guillemin dans les *Études* ; depuis le milieu des années 1930 jusqu'au début des années 1980.

I – Faveur, défaveur et silence hostile puis opposition à Henri Guillemin

11. Un accueil favorable

Il est possible de dater précisément le début de l'intérêt des Jésuites des *Études* pour le travail d'Henri Guillemin. En novembre 1936, Jean Daniélou fait mention des articles de Guillemin dans *La Vie spirituelle*. Le fils de la célèbre pédagogue Madeleine Daniélou, proche du Père Léonce de Grandmaison, est le contemporain de Guillemin : né en 1905, il a presque le même âge. Jésuite encore en formation, il collabore déjà aux *Études* sans être de ses rédacteurs parisiens. Personnalité déjà

originale, il lit *La Vie intellectuelle*, organe de presse dirigé par le Père Maydieu¹, de l'ordre des Frères prêcheurs, institut religieux rival des Jésuites depuis le XVI^e siècle.

La revue a été fondée en 1928 par les Dominicains des Éditions du Cerf pour lutter contre l'influence de l'Action française après la condamnation de 1926. *La Vie intellectuelle* devient rapidement un carrefour où se rencontre une partie de l'élite catholique française : d'anciens sillonnistes, ou des personnes marquées par les idées de Marc Sangnier², côtoient le néothomisme de Jacques Maritain et des premiers maritaniens, tenants de la « nouvelle chrétienté » ou de « l'esprit des années 30 »³. Ces courants sont des manières d'engagements dans les domaines politique, social et international. Sur ce dernier point, une forme de « pré-résistance » aux totalitarismes commence à s'esquisser dans cette seconde moitié des années trente. Elle est exprimée par Étienne Borne, Jacques Madaule, Pierre-Henri Simon, Maurice Schumann et Henri Guillemin. En octobre 1936, Henri Guillemin est devenu, à trente-trois ans, professeur à l'université du Caire et sa thèse a été publiée quelques semaines après la mention de son nom par Jean Daniélou. Critique littéraire, le jésuite Alphonse de Parvillez rend compte dans les *Études* en décembre 1936 du travail de Guillemin sur Lamartine. Le propos est élogieux. « *La thèse de M. Guillemin consacrée à Jocelyn, nous apporte sur la pensée intime et l'évolution religieuse de Lamartine les plus intéressantes précisions.* » Ces mots resteront pendant très longtemps les derniers favorables à Guillemin dans les *Études*.

¹. Jean-Claude Delbreil, *La Revue « La Vie Intellectuelle »*, Paris, Cerf, 2008. Étienne Fouilloux, « Maydieu Augustin », *Dictionnaire biographique des frères prêcheurs* [En ligne], Notices biographiques, <http://journals.openedition.org/dominicains/1436>

². En 1910, le pape a critiqué les doctrines du Sillon et demandé sa dissolution au profit de Sillons diocésains sous l'autorité des évêques. Marc Sangnier a laissé ces Sillons se constituer et a fondé en 1912 un parti politique, la Jeune République, sans attache confessionnelle, mais souhaitant inscrire son action en « référence à la morale sociale chrétienne ».

³. Yvon Tranvouez, *Catholiques d'abord, approches du mouvement catholique en France : XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Éditions ouvrières, 1988.

12. Le « tournant » de 1937 : les Jésuites contre Henri Guillemin

Des événements durant l'année 1936 changent en effet très vite la perception des *Etudes* à l'égard d'Henri Guillemin. Les 25 février et 10 mars 1936, *La Vie intellectuelle* a publié l'article signé *** « Dieu est-il de droite ? » Le texte est affirmatif : « Pas plus que Dieu, l'Eglise ne doit être enfermée dans la clôture barbelée d'un parti ». Avant les élections législatives du printemps 1936 a éclaté « l'affaire Pierre-Henri Simon ». Au travers d'un livre, ce jeune professeur aux facultés catholiques de Lille s'affronte avec le général de Castelnau. Dans *l'Echo de Paris*, ce dernier clame sa protestation : le livre « est un monument d'équivoque et une œuvre de division des catholiques sur le terrain social et national ». Les évêques qui n'osent pas braver l'opinion générale catholique plutôt conservatrice lui donnent raison.

La division des catholiques porte aussi sur la question internationale. Le 23 juillet 1936, François Mauriac s'est élevé dans *Le Figaro* contre le projet d'une intervention de la France en Espagne.

Tandis qu'il est question après le Front populaire de « main tendue » des communistes aux catholiques, au sein du catholicisme les camps opposés se précisent. En décembre 1936, dans les *Etudes*, le jésuite Gaston Fessard publie une « Réponse à un Chrétien révolutionnaire¹ » qui met en garde contre le danger d'une sympathie catholique pour la révolution communiste.

L'année 1937 s'ouvre avec un débat politique déjà intense. La polémique est aussi nourrie par le projet de réforme de la Banque de France. Une question s'insinue au sein du catholicisme : pourquoi les catholiques n'ont-ils pas davantage participé au progrès social de la Nation ? Marius Gonin, catholique social lyonnais de premier plan, dont des Jésuites lyonnais sont proches, a reconnu une faute de « terrifiante abstention »². Dans une conférence à la *Chronique sociale*³, Henri de Lubac explique que le catholicisme est essentiellement « social ». Son propos constitue en 1938, la matière de son ouvrage *Catholicisme, Les aspects sociaux du dogme*, troisième volume de la collection « Unam Sanctam » des éditions du Cerf.

En juin, Henri Guillemin écrit à Jacques Maritain au sujet de son projet de texte « Par notre faute » dans *La vie intellectuelle*. Dans l'article qui paraît le 10 septembre, les mots sont cinglants : « Rien ne se dresse plus formidablement contre nous que ces vérités d'origine chrétienne que nous avons laissées trop longtemps en souffrance et qui sont passées à l'ennemi »⁴.

Le constat arrive au moment d'un retournement : les catholiques conservateurs réduits au silence depuis 1926 et la condamnation de l'Action française se sentent désormais légitimés par la nécessité d'un front commun contre la menace communiste. Le camp « progressiste » perd du terrain : à la fin de l'été 1937, l'hebdomadaire *Sept* annonce sa disparition⁵, suite à un désaccord des autorités

¹. Gaston Fessard, « Réponse à un Chrétien révolutionnaire », *Etudes*, 20 décembre 1936, p. 753-765.

². *Chronique sociale de France*, juin 1936, p. 420. L'enquête a été conduite de novembre 1935 à janvier 1936 a révélé que la plupart des catholiques ignorent la doctrine sociale de l'Eglise.

³. Christian Ponson, *Les catholiques lyonnais et la Chronique sociale (1892-1914)*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1979.

⁴. Sur « l'affaire » : Michel Fourcade, « L'affaire "Par notre faute" », dans *Mélanges offerts à Gérard Cholvy*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry, 2003, p. 151-168.

⁵. Magali Della Sudda, « La suppression de l'hebdomadaire dominicain Sept. Immixtion du Vatican dans les affaires françaises (1936-1937) ? », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2009/4 (n° 104), p. 29-44.

romaines sur son contenu. Une campagne interne à l'Église catholique s'organise pour que la papauté revienne sur l'interdit de 1926. Au sein de la Compagnie de Jésus, les soumis de 1926 applaudissent la levée en juillet 1939 de la condamnation de l'Action française. Pour le groupe des jésuites les plus conservateurs, Henri Guillemin, proche des Dominicains, est devenu plus que suspect avec son texte dans *La Vie intellectuelle*. Sa position « politique » est d'autant plus inadmissible qu'elle est susceptible d'attirer la foudre et peut attirer des ennuis à ses soutiens.

13. L'hostilité des jésuites à la « gauche chrétienne » d'Henri Guillemin

Après quatre années d'occupation allemande en France et le régime du maréchal Pétain, la fin de la Seconde guerre mondiale n'a pas mis fin aux crises internes du catholicisme. Elle les a réactivées quand elle n'en a pas créé de nouvelles consécutives aux débats ouverts par le conflit. Les *Études* sont relancées en 1945. La Compagnie de Jésus est plongée dans une crise sévère. Les autorités romaines interviennent et condamnent. Il est fait reproche à certains jésuites de leur manque d'orthodoxie religieuse, notamment à l'égard du thomisme. Après la première « crise de Fourvière » en 1946, se prépare la condamnation de Pierre Teilhard de Chardin avec l'encyclique *Humani generis*¹. Sous surveillance, les Jésuites doivent redoubler de prudence pour ne pas prêter davantage le flanc à la critique.

Le catholicisme se déchire avec la querelle du « progressisme chrétien »². L'époque est à la « guerre froide » et à une vigilance accrue de l'Église catholique contre tout ce qui pourrait établir des convergences avec les communistes.

Ironie, c'est lorsque des universitaires de la Sorbonne refusent Guillemin en le désignant comme « le jésuite offensif » que son livre fait les frais d'une critique en règle dans les *Études*. Dans la revue, la vieille garde est convoquée pour répondre à la charge que constitue *L'histoire des Catholiques français au XIX^e siècle*. Henri du Passage (1874-1963) est un jésuite de presque soixante-dix ans. Rédacteur aux *Études*, il a été directeur de la revue de 1919 à 1934. Proche de Gustave Desbuquois (1869-1959), le très influent directeur de l'Action populaire, il était ingénieur avant de devenir religieux. Formé en sociologie, il est un spécialiste du syndicalisme et du catholicisme social. Les quatre premières lignes de son compte rendu disent l'agacement pour ne pas dire la colère du Père du Passage :

« Cette « Histoire » se présente surtout comme un réquisitoire contre les catholiques au cours de la période envisagée. L'auteur y dresse le bilan de leurs erreurs, de leurs préjugés, de leurs vues intéressées et parfois même criminelles ».

Henri du Passage concède certes « les ignorances, les inerties, les égoïsmes qui ont marqué l'attitude de trop nombreux chrétiens au siècle dernier. » Il regrette toutefois un procès instruit seulement à charge.

« Cette façon unilatérale d'attribuer à l'ensemble des catholiques tous les torts, sans relever leurs mérites, cette manière partielle d'incriminer même leurs intentions, procèdent de la légende tendancieuse plus que de l'histoire³. »

¹. Etienne Fouilloux, *Une Église en quête de liberté, La pensée catholique française entre modernisme et Vatican II : 1914-1962*, Paris, Desclée de Brouwer, 2006.

². Yvon Tranvouez, *Catholiques et communistes, la crise du progressisme chrétien, 1950-1955*, Paris, Cerf, 2000.

³. Henri du Passage, *Études*, juillet 1947, p. 263-264.

Lapidaire, Henri du Passage conclut : « Et, comme l'éloquence continue, cette perpétuelle amertume est plus lassante que persuasive »¹.

L'ouvrage de Guillemin est un écrit d'occasion, sinon d'époque : en 1948 est célébré le centenaire de la Révolution de 1848. Dans les *Etudes*, Joseph Lecler (1895-1988) publie un panorama des ouvrages récemment parus. Professeur d'ecclésiologie à l'Institut catholique de Paris (1938-1965)², rédacteur et bibliothécaire aux *Etudes*³, il a défendu dans *L'Église et la souveraineté de l'État*, publié trois ans plus tôt⁴, que l'Eglise catholique n'a pas toujours défendu une même conception de la souveraineté de l'Etat au cours de l'histoire⁵. Le jésuite manie l'ironie avec force en parlant du *Lamartine en 1848* d'Henri Guillemin. A propos de Lamartine, « en pleine gloire », il fait le reproche d'un manque d'esprit critique :

« Par son habileté et sa prestigieuse éloquence, il a su maintenir dans des voies pacifiques la révolution commençante. M. Henri Guillemin lui a consacré quelques pages ferventes. On les lira avec un vif intérêt. Le spécialiste des études lamartiniennes connaît à fond son héros. Il a de la verve aussi et il sait empoigner son lecteur. Il est à craindre néanmoins que son admiration pour le grand homme ne l'ait mené trop loin. Il signale à peine, par exemple, l'extravagant discours du 6 octobre, où Lamartine réclama l'élection par le peuple du président de la République. [...] Comment M. Guillemin peut-il laisser passer sans un mot de blâme cette folle intervention ? Pourquoi cette complaisance, alors qu'il n'a pas de mots assez durs pour flétrir le ralliement à Louis Bonaparte de Montalembert et du comte de Falloux ?⁶ »

Joseph Lecler qui adhère au propos du jeune historien Jean-Baptiste Duroselle (1917-1994), opposé à l'interprétation d'Henri Guillemin sur l'histoire des catholiques au XIX^e siècle, reproche sa « lecture » trop teintée de marxisme.

« [...] récemment encore M. Henri Guillemin dans sa brillante mais incomplète et injuste Histoire des catholiques français au XIX^e siècle, tient pour prouvées les hypothèses de Marx et parfois les exagèrent. M. Guillemin a consacré tout un chapitre à démontrer que les catholiques, assimilés à la classe des « nantis », ont manqué de sincérité dans leur ralliement à la République, ont consciemment préparé sa chute, et, craignant pour leurs biens, ont délibérément déclenché les journées de juin afin de mater dans le sang les, prétentions des ouvriers. Perfidie, froid calcul, égoïsme, M. Guillemin ne leur épargne aucun mauvais sentiment.

¹. *Idem*.

². Il a été le doyen de la Faculté de théologie de 1953 à 1962.

³. Joseph Marie Antoine Lecler, né à Cherbourg le 12 octobre 1895 est mort à Lille (Nord) le 12 mars 1988, Après ses études à Jersey, en Angleterre et à Paris, il est ordonné prêtre en 1927. Trois ans plus tard, il est nommé à la revue *Études*, chargé de reconstituer la bibliothèque de la rue Monsieur où il passe quarante années de sa vie tout en enseignant l'ecclésiologie à l'Institut catholique de Paris. Il a laissé une œuvre assez considérable en tant qu'historien de l'Église. Son ouvrage majeur, *Histoire de la tolérance au siècle de la Réforme*, publié en 1955, est traduit en plusieurs langues.

⁴. Joseph Lecler, *L'Église et la souveraineté de l'État*, Paris, Flammarion, 1945, Collection « L'Église expliquée aux incroyants ».

⁵. Le jésuite prépare son grand œuvre, publié sept ans plus tard et appelé à faire date : Joseph Lecler, *Histoire de la tolérance au siècle de la Réforme*, Paris, Aubier Montaigne, 1955, Collection « Théologie. Études publiées sous la direction de la Faculté de Théologie S. J. de Lyon-Fourvière », 2 vol.

⁶. « Autour de la révolution de 1848. Quelques livres d'histoire », citation p. 44-45.

Reste à savoir s'il ne confond pas parfois les hypothèses et les affirmations avec les preuves. »

Joseph Lecler intervient de nouveau dans les *Etudes* à propos des livres d'Henri Guillemin et de son ouvrage sur le coup d'Etat du 2 décembre 1851 de Louis-Napoléon Bonaparte qu'il juge bien écrit¹. « De toute évidence, il est écrit avec passion. On doit reconnaître d'ailleurs qu'il se lit avec grand intérêt. » Le jésuite reconnaît la richesse de l'information. « M. Guillemin a consulté très attentivement tous les Mémoires que nous ont laissés les hommes du "parti de l'Ordre". Il les cite presque à chaque ligne. » La faiblesse de l'ouvrage vient cependant du « verdict, sévère, impitoyable » qui vise une grande personnalité catholique et au travers de lui le catholicisme français. « La démonstration de M. Guillemin serait parfaite, s'il pouvait prouver la responsabilité unique de Montalembert, de Falloux et du "parti de l'Ordre". Mais nul n'ignore que la "légende napoléonienne" n'a que trop bien servi Louis Bonaparte auprès des classes populaires. » Joseph Lecler propose sa propre analyse historique qui diffère beaucoup de celle de l'auteur, implicitement mis en cause pour sa lecture trop politique de l'Histoire.

« Au lieu de n'accuser qu'une seule classe, pourquoi ne pas avouer que le prince a trouvé partout des complices et qu'en définitive, il a dupé toute la nation. Dans cette extraordinaire histoire, il y a partout des coupables, même parmi les plus chers amis de M. Guillemin. Ses partialités pour Lamartine ne peuvent faire oublier la folle – et efficace – intervention du poète, à la Constituante, en faveur de l'élection par le peuple du président de la République. Celui qui a ouvert les voies au plébiscite n'a-t-il pas sa part de responsabilité dans le coup d'Etat ? »

En 1957, Joseph Lecler réagit encore au sujet du livre *Cette curieuse guerre de 1870, Thiers, Trochu, Bazaine*². Si le sujet est neuf, le jésuite regrette en quelques lignes la manière dont Guillemin a choisi de le traiter : « comment les préoccupations de politique intérieure – la peur des « Rouges » notamment – ont-elles influencé la conduite de la guerre ? » « La question est intéressante, écrit-il en effet. Elle peut tenter un historien, même « bourgeois ». « Pourquoi faut-il que M. Guillemin l'ait traitée avec tant de hargne, avec une volonté si acharnée d'avilir tous ceux qu'il dénonce comme les organisateurs conscients de la défaite et d'une mystification gigantesque »³. Joseph Lecler critique le choix des sources de Guillemin (les commissions parlementaires de 1871 et 1872 postérieures à l'événement). Décidément, ce livre n'est pas celui d'un historien. Le Père Lecler conclut de manière tranchante et définitive : « Une sérieuse étude critique serait bien utile pour ramener à des conclusions moins passionnées, plus objectives, les recherches de M. Guillemin⁴. »

II – Lectures jésuites critiques de la pratique de l'histoire littéraire par Guillemin

21. Corriger la critique littéraire pratiquée par Guillemin

Si les jésuites des *Etudes* sont opposés à l'histoire pratiquée par Henri Guillemin, ils sont tout autant vigilants à l'égard de sa manière de pratiquer la

¹. Joseph Lecler, « *Le Coup du 2 décembre*, Gallimard, 1951 », *Etudes*, avril 1952, p. 124.

². Joseph Lecler, « *Cette curieuse guerre de 1870, Thiers, Trochu, Bazaine*, Gallimard, 1956 », *Etudes*, janvier 1957, p. 461.

³. *Idem*.

⁴. *Idem*.

critique littéraire. Dans la génération de jésuites majoritairement « littéraires », trois hommes ont lu et rendu compte des écrits d'Henri Guillemin : Louis Barjon, André Blanchet et François Varillon.

Intervenant à propos des écrits de Victor Hugo édités par Henri Guillemin¹, Louis Barjon rend compte favorablement de l'ouvrage. Quelques années plus tard², André Blanchet (1899-1973) est beaucoup moins bienveillant. Le jésuite est un expert : auteur d'une somme sur *littérature et spirituel*³, défenseur de Bremond, malgré sa mise à l'*Index* en 1927⁴, il est rédacteur à partir de 1947 à la revue *Études*⁵. En février 1972, André Blanchet fait part de son agacement à l'égard d'Henri Guillemin et de la valeur qu'il accorde à son œuvre de critique ou historien littéraire.

« Benjamin Constant ne cesse pas d'avoir ses détracteurs et ses défenseurs. Mêlés à ces duellistes (Benjamin fut lui-même un duelliste fameux), de pacifiques amateurs de psychologie qu'intrigue une personnalité aussi complexe. En 1961, Henri **Guillemin, le ferrailleur**⁶, attaque avec ses *Eclaircissements*, qui sont plutôt des mises en accusation. Mme Béatrice Jasinski vient de lui répondre par un livre riche d'inédits et qui est beaucoup plus qu'une simple réplique à Guillemin. »

« Le ferrailleur » : le mot est lâché par André Blanchet, distingué critique littéraire, mais agacé par les écrits combatifs d'Henri Guillemin. Guillemin « ferraille⁷ », polémique... Le style et le fond n'y sont décidément pas.

22. Défendre Claudel, héraut d'un humanisme chrétien jésuite

Pour expliquer l'agacement voire l'exaspération d'André Blanchet, il faut se rappeler qu'il est des jésuites « claudéliens ». Or, parmi toutes les réactions des Jésuites aux écrits de Guillemin, l'une des plus intéressantes est justement celle qui concerne Paul Claudel et son œuvre. Les attaques de Guillemin contre Claudel ont immédiatement suscité une vive réaction des jésuites. Il appartient à François Varillon, proche de Claudel, d'intervenir⁸. Le propos est mesuré dans l'introduction aux écrits intimes de l'écrivain. La citation de Guillemin permet d'anticiper les allégations sur la concupiscence à laquelle l'écrivain n'aurait pas su résister :

« Que Claudel fût pétri de chair exigeante, cela ne fait pas de doute, et Henri Guillemin a bien fait de souligner la part d'humble ascèse, située loin des "hauteurs", qu'on risque d'oublier quand on évoque son combat entre décembre 1886 et décembre 1890. « L'effort le plus difficile, la dépense de volonté la plus grande, c'est du côté des habitudes charnelles qu'il les lui faut accomplir⁹. »

1. *Études*, octobre 1953.

2. *Études*, avril 1959.

3. André Blanchet, *La littérature et le spirituel*, Paris, Aubier, 1959-1962, 3 vol.

4. André Blanchet, *Histoire d'une mise à l'Index : la "Sainte Chantal" de l'abbé Bremond d'après des documents inédits*, Paris, Éditions Montaigne, 1967.

5. Imprégné de l'œuvre de Claudel, André Blanchet considère qu'il faut réinvestir le monde après avoir trouvé Dieu. Il faut y retrouver les empreintes laissées par le Créateur. Il n'admet ni le rejet de la Création comme impure, ni le détachement définitif d'un monde comme obstacle vers Dieu.

6. C'est nous qui soulignons.

7. « Ferrailleur », CNRTL : « Qui aime la dispute, qui se complaît aux discussions. Agressive, ferrailleuse, instruite, commandante et sceptique, vous voyez qu'il ne lui manque rien pour entrer dans un régiment » (Taine, *Notes*, Paris, 1867, p. 205).

8. François Varillon, « La vie spirituelle de Paul Claudel d'après son *Journal inédit* », *Études*, février 1965, p. 171-190.

9. *Idem*, p. 176.

En avril 1969, le ton change. François Varillon, encore, réplique à Henri Guillemin à propos de son ouvrage, *Le « Converti » Paul Claudel*¹. Sur ce livre, il a rédigé un compte rendu au texte très ferme. S'il est empreint d'un peu humour, l'ironie laisse sourdre l'agacement voire la colère.

« Henri Guillemin nous présente « son » Claudel. Claudel tel qu'il le voit. Il admire le poète, et il aime l'homme. Point n'était besoin qu'il le dise et le répète, l'accent ému, presque tendre, de certaines pages ne saurait tromper. Il s'acharne pourtant à le rapetisser. Il veut lui « faire perdre la pose », bloquer le fonctionnement du mythe, car selon lui il y a mythe. La vérité historique exige un patient travail de sappe. Objectivement, pense-t-il. Voire ! Si Henri Guillemin réussissait à convaincre, on s'inclinerait, dût-il en coûter à des admirateurs imprudents qui ont manqué de discernement. »

Depuis une quinzaine d'années, François Varillon lit et médite l'œuvre de Claudel avec émerveillement. Il partage avec les auditeurs des Foyers de culture et les lecteurs de la revue *Résonances*. Il a pu éditer et commenter le *Journal* du poète grâce à la confiance de sa famille². L'insistance de Guillemin sur les « petits côtés de Claudel » agace car elle détourne de l'œuvre proprement dite. Le jésuite déplore au passage que Guillemin gâche son propre talent de critique confinant parfois au génie.

« Mais précisément tant d'arguments-massues, tant de textes habilement rapprochés et cousus, tant de verve dans l'analyse, tant de dextérité dans le maniement du bistouri, parviennent tout juste à susciter l'envie de contre-attaquer. A toutes les pages, ou peu s'en faut. Si ce livre irrite, parfois jusqu'à l'exaspération, ce n'est pas qu'on se veuille soi-même hagiographe ni qu'on tremble de voir tomber en poussière, si d'aventure elle était d'argile, une statue qu'on a contribué, si peu que ce soit, à dresser sur un piédestal. Ce n'est pas non plus qu'il soit a priori déplaisant de voir un critique aussi passionné que passionnant et presque génial par endroits choisir de propos délibéré d'arrêter un destin dans l'enchevêtrement des lignes qui composent l'œuvre monumentale. Même si ce dessin accentue surtout les petits côtés de l'homme sur qui on exerce son sens critique et son talent de psychologue. Les petits côtés de Claudel, il y a beau temps que nous les connaissons, et qu'ils nous gênent. Que M. Guillemin nous oblige à les regarder à la loupe, soit ! mais à condition que le verre qu'il met à notre disposition grossisse sans déformer, et que la vision globale ne soit pas pour autant faussée ! Or rien n'est moins sûr. »

François Varillon n'est pas loin d'engager la lutte contre un adversaire qu'il sait redoutable, mais auquel il n'entend rien céder.

« Il faudrait discuter ce livre ligne à ligne, car le « oui mais » surgit à tout instant. Ce n'est pas possible ici. Mais je doute que, dans l'interminable dialogue qui se poursuivra au long des siècles pour tenter de mieux cerner la personne de Claudel à travers les multiples contradictions de son personnage, le livre de Henri Guillemin puisse être utilisé avec fruit. C'est dommage, car il fourmille peut-être de vérités (au pluriel). Mais elles ne se totalisent pas en vérité (au singulier). Du moins trop d'assertions sont approximatives, incertaines, ou tendancieuses, pour le moins discutables. Une thèse leur est sous-jacente. Il faudrait, pour qu'on la prenne en

¹. François Varillon, « *Le « Converti » Paul Claudel* », *Etudes*, avril 1969, p. 621-622.

². Étienne Fouilloux, *François Varillon, Essai biographique*, Paris, Desclée de Brouwer, 2007, p. 66-70 et 192-194.

considération, qu'elle soit établie selon une autre méthode (pas nécessairement celle des thèses de doctorat !)¹. »

François Varillon ne peut s'empêcher d'argumenter en avouant qu'il aurait souhaité plus de nuance de la part de son contradicteur.

« Qu'il s'agisse de la conversion de Noël 1886 ou des quatre années de suspens avant la confession de 1890, qu'il s'agisse surtout du lien entre la conversion et la vocation religieuse ou de l'interprétation des Vers d'exil, je ne puis que renvoyer le lecteur à mon Introduction au *Journal* récemment publié à la Pléiade. Non certes pour laisser entendre qu'ici est le vrai, et là le faux. Suis-je tellement sûr de « mon » Claudel ? Mais pour que, face à deux interprétations nettement divergentes, chacun choisisse librement. Une question se pose : dans quelle mesure est-il permis d'utiliser, comme documents à l'appui d'une thèse, les conversations que l'auteur eut avec le poète ? Claudel avait « une excellente mémoire, mais déformante ». Qui nous dit que ce n'est pas le cas de son interlocuteur ? Qui nous assure que Claudel, s'il avait eu sous les yeux la copie écrite de ses paroles orales, n'aurait pas exigé, après coup, ici un dièse, là un bémol « Oui, j'ai peut-être dit ça. Mais, vous savez, dans le feu de la conversation, j'ai réfléchi, ce n'est pas tout à fait exact » ? En tout cas, comment contrôler ? Qui connaît Henri Guillemin comme je le connais n'a pas le moindre soupçon sur son honnêteté intellectuelle. J'aurais aimé pourtant qu'il nuançât quelque peu les propos qu'il me prête (pp. 218 et 240). Ils n'ont pas grande importance, il est vrai. Mais ceux de Claudel ?² »

Puisqu'il faut bien interrompre l'échange, au moins momentanément, François Varillon conclut sur une pirouette :

« M. Guillemin a l'amabilité d'écrire qu'il n'aime pas me contredire. Je lui renvoie sincèrement le compliment. Mais il me contredit tout de même. Moi aussi. C'est donc de bonne guerre³. »

Cette passe d'armes, même à fleurets mouchetés, révèle que Guillemin, décidément, agace sinon embarrasse les *Etudes*.

III – Faire sa place au « ferrailleur » ?

31. La contribution utile de Guillemin au dialogue de l'Eglise avec la culture contemporaine

Au tournant du Concile Vatican II (1962-1965), les progressistes chrétiens s'expriment plus librement au sein de leurs Eglises et jugent que le temps est venu d'innover⁴. La revue *Etudes* tâche alors de faire montre d'une plus grande ouverture à l'égard de la société française. Henri Guillemin solidement installé dans le paysage littéraire francophone, le compte rendu de ses livres s'effectue toujours dans les pages de la revue jésuite. N'est-il pas incontournable pour une génération

¹. François Varillon, « Le "Converti" Paul Claudel », *Etudes*, avril 1969, p. 622.

². *Idem*.

³. *Idem*.

⁴. Après 1945 s'est produit un mouvement collectif et visible de chrétiens vers la gauche et ses partis politiques. Denis Pelletier et Jean-Louis Schlegel, dir., *À la gauche du Christ. Les chrétiens de gauche en France de 1945 à nos jours*, Paris, Le Seuil, 2012.

de « chrétiens de gauche », même si son propos est parfois contestable ? Les lecteurs des *Etudes* doivent être informés. Cette attention renouvelée s'accompagne d'une plus grande bienveillance à l'égard de l'œuvre de Guillemin. Cet intérêt « compréhensif » des *Etudes* à l'égard d'Henri Guillemin est-il dû à la collaboration de Patrick Berthier à la « revue des livres » ? Sollicité par Jean Mambrino (1923-2012) pour participer à cette rubrique, Patrick Berthier signe en 1976, l'année de sa rencontre avec Henri Guillemin, le compte rendu des *Regards sur Bernanos* publiés par Gallimard¹.

Quelques mois plus tard, Jean Mambrino s'enthousiasme à propos du livre de Guillemin sur Jean Sullivan². « Voici le premier livre de Guillemin sur un auteur vivant ! » s'exclame-t-il. Le poète, critique littéraire et théâtral des *Etudes*, justifie son engouement par une évolution perceptible chez l'auteur. L'art de la biographie par Guillemin n'est pas sans ressembler à l'exercice d'admiration tel que le pratique Jean Mambrino³. Son ouvrage en est plus singulier.

« Il n'est pas tout à fait semblable aux autres. Plutôt qu'une mosaïque de citations ardemment assemblées, nous avons ici des constellations de phrases (celles de Sullivan) qu'une splendide dérive entraîne vers on ne sait quelle figure inconnue. Au terme de ce livre, Sullivan n'a pas été disséqué, expliqué, défini. Ni anecdotes, ni fausses révélations, mais le mouvement d'une existence qui échappe à elle-même, entraînée, entraînante, et dont la courbe n'est nullement achevée. Il est beau de voir ainsi une vie derrière une œuvre se faire sous nos yeux, s'accomplir mystérieusement. [...] Ces pages, qu'il faut absolument lire pour leur santé rayonnante, sont la meilleure introduction possible à l'un des témoins importants de ce temps. »

32. La nécessaire défense de la foi catholique par les Jésuites contre Henri Guillemin

Si l'œuvre de critique littéraire d'Henri Guillemin n'est donc pas sans valeur aux yeux des Jésuites, il n'en reste pas moins que la vigilance est toujours nécessaire lorsqu'il s'engage sur les questions proprement religieuses.

La polémique que suscite la publication en 1982 de *L'Affaire Jésus* fait ainsi écho dans les *Etudes*. Face à l'ampleur de l'écho dans l'opinion et à l'importance du sujet, Joseph Doré est sollicité en 1982 pour rendre compte de l'ouvrage⁴. Il ne s'agit pas d'une notice bibliographique, même développée, mais d'une lecture attentive de l'ouvrage par un spécialiste reconnu. En une dizaine de pages, le texte a quasiment le volume d'un article. Joseph Doré (1936-), prêtre sulpicien, est alors depuis 1971 le directeur du Séminaire des Carmes, séminaire universitaire de l'Institut catholique de Paris. Il est aussi professeur à la faculté de théologie où il donne notamment le cours de christologie. Pédagogue reconnu et véritable érudit, il est l'auteur de plusieurs ouvrages savants. Il est également un proche des Jésuites parisiens dont plusieurs sont ses collègues à l'Institut catholique de Paris.

« Un ouvrage de Guillemin ne laisse personne indifférent, commence par écrire Joseph Doré. Celui qu'il vient de consacrer à Jésus ne fait pas exception. Tantôt

¹. Patrick Berthier, « Henri Guillemin, *Regards sur Bernanos* », *Etudes*, « Revue des livres », décembre 1976, p. 730-731.

². Jean Mambrino, « Henri Guillemin, *Sullivan ou la parole libératrice, suivi de Passez les passants*, par Jean Sullivan, Gallimard, 1977 », *Etudes*, novembre 1977, p. 556.

³. Jean Mambrino a expliqué sa « méthode » de lecture critique en liminaire d'un recueil de ses « notes de lecture » parues dans les *Etudes : Lire comme on se souvient, Livres pour éclairer la solitude*, Paris, Phébus, 2000. Jean Mambrino a publié un second recueil sous le titre *La patrie de l'âme*, Paris, Phébus, 2004.

⁴. Joseph Doré, « L'affaire Jésus », *Etudes*, juillet-août 1982, p. 102-112.

enthousiastes, tantôt irrités, comptes rendus et commentaires se sont multipliés depuis sa parution. Qui croire et que penser ?¹ »

Le sulpicien relève que pour retracer la vie de Jésus, Henri Guillemin a puisé aux bonnes sources de l'exégèse. Son essai perd toutefois en force de conviction et originalité dans sa deuxième partie lorsque Guillemin évoque « les compromissions de l'Eglise avec le pouvoir ». La liste est longue des « pages peu glorieuses du christianisme ». « Fallait-il en rajouter ? » écrit-il.

Surtout, si l'auteur fait reproche aux théologiens de leur idéologie, il succombe lui-même à ce travers et il pêche là par pauvreté de ses sources. Tradition patristique et littérature théologique n'ont en effet pas été consultées. Le sujet de la divinité du Christ est ainsi peu approfondi. Terminant son ouvrage sur la question de Dieu, Guillemin laisse son lecteur chrétien sur sa faim. Guillemin n'a pas retenu le rapport du Christ à Dieu tel qu'il s'est exprimé dans la première Eglise. Passant du dogme à la morale, il est revenu sur l'Eglise. « Pauvre Eglise », dit Joseph Doré. « A nouveau, pour elle, le procès ! » Joseph Doré s'interroge : « Ressasser une nouvelle fois ce qu'on avait déjà compris bien avant la fin de la deuxième partie, était-ce vraiment nécessaire ? » Joseph Doré relève quelques personnalités qui se distinguent : Mgr Romero, mais il est mort, le supérieur général des Jésuites, Pedro Arrupe, qui a su selon Guillemin rappeler les exigences évangéliques fondamentales ».

Le fond du problème pour Guillemin, c'est le « Mal », relève Joseph Doré qui écrit : « C'est l'occasion pour l'auteur de décocher à nouveau quelques cinglantes raclées à Voltaire, et d'invoquer Claudel et Mauriac – et Hugo, toujours lui. »

Joseph Doré oppose à Guillemin, critique de l'Eglise, la nécessité d'une Eglise-institution à partir de laquelle peut seule s'opérer l'évangélisation.

Pour prévenir un éventuel « retour de flamme », Joseph Doré conclut avec prudence son compte rendu très argumenté. « J'ai dit ce que j'ai aimé et j'ai essayé de marquer au moins mal mes réticences ou mes désaccords, et leurs raisons ». Désireux de se montrer apaisant, Joseph Doré considère l'ouvrage avant tout comme le témoignage de Guillemin sur sa foi. « Cher et terrible Guillemin, ce témoignage qui est dans vos pages et qui, à mes yeux en tout cas, emporte même vos emportements – ce témoignage de votre foi, soyez en sûr, nous l'avons reçu »².

33. Des échos au silence

En 1989, treize ans après son compte rendu de *Regards sur Bernanos*, Patrick Berthier rend compte longuement dans des « Notes de lecture » du livre *Parcours*³. Il fait état d'emblée des avis contrastés que suscite l'écrivain.

« Ceux qui ne l'aiment pas doivent se demander quand, enfin, il quittera la scène, ce lutteur incompris, cet homme dont, à quatre-vingt-six ans, les idées (de gauche, qui l'ignore ?) sont celles mêmes auxquelles, dans le sillage de Marc Sangnier, il avait voué sa jeunesse. Un obstiné de la belle espèce⁴ ! »

L'ouvrage est un retour sur son passé par le « lutteur incompris », une somme de commentaires rédigés hier ou aujourd'hui par « l'obstiné ». Patrick Berthier le décrit comme « le carnet d'une pensée, l'itinéraire d'un chrétien pour qui, vraiment, le progrès vers l'égalité sociale est la nécessité évangélique : ce fameux engagement à gauche, qui lui a suscité plus d'adversaires chez les catholiques qu'ailleurs,

¹. *Idem*, p. 102.

². *Idem*, p. 102.

³. Henri Guillemin, *Parcours*, Paris, Seuil, 1989.

⁴. Patrick Berthier, « Guillemin fait son bilan », *Etudes*, septembre 1989, « Notes de lecture », p. 400.

précisément parce qu'il l'expliquait par sa foi. » Il l'analyse comme rectiligne. « C'est cela qu'admirent en lui ceux qui l'aiment, et que haïssent ceux qui auraient voulu le voir se défaire avec l'âge. Peine perdue !¹ » Pour conclure, il cite Henri Guillemin, admiratif dans son *Journal* de l'intangibilité de François Mauriac, « incroyablement pareil à lui-même », et dont ce trait peut servir à le dépeindre. Sans le savoir, Patrick Berthier signe une sorte d'adieu de la revue à Henri Guillemin. Si les *Etudes* avaient toujours fait écho à la plupart de ses publications, elles ne l'ont plus fait à partir de 1989. *Malheureuse Eglise*², le dernier livre d'Henri Guillemin, n'a pas laissé de trace dans la revue. Publié en 1992, après la mort de son auteur, l'ouvrage est sans doute vu comme une « rechute » sur la pente de la critique affichée et revendiquée de l'Eglise catholique. La rédaction des *Etudes* juge que ces ultimes propos de Guillemin n'ont pas à faire l'objet d'une publicité. L'ouvrage n'est donc pas à signaler aux lecteurs de la revue. Après des pages, parfois passionnées, autour de ses livres, la mémoire du « ferrailleur » Henri Guillemin rencontre le silence des *Etudes*.

Conclusion

Les Jésuites des *Etudes* ont toujours été attentifs aux écrits d'Henri Guillemin. Sans partager son point de vue, et en argumentant à partir des erreurs de méthode historique et de ses défauts dans l'analyse littéraire, les Jésuites ont proposé un contrepoint à son œuvre alors même qu'Henri Guillemin jouissait d'une véritable notoriété dans l'opinion, particulièrement celle des Catholiques. Que révèle au fond cette recherche sur la réception dans les *Etudes* de l'œuvre de Guillemin ? Elle dessine en regard des principaux traits de la pensée d'Henri Guillemin dans leur revue, avec ses constantes et son évolution au fil du temps, le christianisme qu'expriment, comme en creux face à l'offensif Guillemin, les religieux de la Compagnie de Jésus. Toujours, les Jésuites ont refusé le point de vue « engagé » et « politique » de Guillemin sur l'Eglise catholique. Certains ont été agacés, voire exaspérés par les attaques de Guillemin contre Paul Claudel, l'un des écrivains dans lequel ils ont vu l'expression de leur christianisme « positif », alliant humanité et divinité, incarnation et transcendance. Henri Guillemin a tort selon eux, car il méconnaît dans son combat « politique » la force du spirituel. Même si les jésuites ont évolué à l'égard d'Henri Guillemin, ils n'auront jamais vraiment partagé le Christianisme de ce « drôle de paroissien ».

Philippe Rocher
Docteur en Histoire de l'université du Mans

¹. *Idem*, p. 402.

². Henri Guillemin, *Malheureuse Eglise*, Paris, Seuil, 1992.